

PEOPLE EXPRESS

Iron Man cousu d'or



C'est désormais l'acteur le mieux payé de Hollywood. Robert Downey Jr, 48 ans, a confirmé qu'il avait touché la bagatelle de 50 M\$ pour « Iron Man 3 », entre son cachet et son intérêt aux résultats. « C'est fou, non ? » a expliqué RDJ au magazine « GQ ». « Je n'arrive pas à y croire. Je suis ce que l'on appelle un coût stratégique. » Robert Downey Jr sera ce soir à Londres pour l'avant-première de ce nouveau « Iron Man » retardée de 24 heures en raison des obsèques de Margaret Thatcher.

Un James Bond nommé « Solo »



La suite littéraire des aventures de James Bond, écrite par le romancier britannique William Boyd, sera publiée le 26 septembre au Royaume-Uni et s'appellera « Solo ». « Les aventures de James Bond vont le conduire sur trois continents avec un intérêt central en Afrique. Ces nouvelles aventures se dérouleront en 1969. Agé de 45 ans, Bond sera un agent secret fort expérimenté. William Boyd, en tant que réalisateur, a notamment dirigé Daniel Craig — l'interprète de Bond — dans le film « La Tranchée » en 1999.

VENDREDI  
DANS Le Parisien  
MAGAZINE  
Romain Duris : « Y a d'la magie »



■ Après « Populaire », l'acteur français se lâche dans le film « L'Écume des jours »  
■ Notre interview de l'acteur  
■ Son réalisateur Michel Gondry s'explique

# Keith Haring, l'inoubliable petit bonhomme

Exposition. Mort en 1990, l'artiste américain s'est fait connaître notamment par ses silhouettes.

Son trait est reconnu dans le monde entier, comme un passement de jambes de Zidane ou de Messi. D'ailleurs, Keith Haring a eu une carrière de superstar qui a duré le temps de celle d'un joueur de football, de 20 à 30 ans, avant de mourir du sida. Il avait simplifié son jeu jusqu'à l'épure : un bébé rayonnant, un chien, une soucoupe volante, des petits bonhommes représentant la foule anonyme, qu'il peignait en noir et blanc ou en couleur, sur les murs du métro de New York, au bord des autoroutes, dans les lieux publics de Berlin ou de New Delhi.

■ Populaire mais marginal

Si Keith Haring, que le musée d'Art moderne de la Ville de Paris et le 104 exposent à partir de ce soir, reste aussi célèbre alors que la rapidité des modes aurait dû le broyer, ce n'est pas seulement parce qu'on peut acheter des porte-clés et des tasses à l'effigie de ses personnages dans les grands magasins de Paris à Tokyo. Mais parce qu'il personifie une dé-

ceennie 1980 qui n'est pas seulement celle des tournées nostalgie des « Stars 80 », mais celle de la naissance du hip-hop, du rap, du street art, des graffitis qui entrent au musée, et d'une peinture accessible, engagée qui retrouve des couleurs. Populaire mais marginal, un exploit. Homo et fier de l'être, l'artiste pourfendait dans ses détournements visuels Ronald Reagan, qui ne reconnaît pas les ravages du sida que lorsque son ami acteur Rock Hudson en mourra, et jusqu'au pape Jean-Paul II, icône intouchable, dont il attaque l'aveuglement. Certains des plus beaux tableaux de Haring ont la portée d'une affiche politique et publicitaire, quand il met son art au service du sexe protégé et de la lutte contre la maladie. Mais si son message est toujours reçu cinq sur cinq, c'est, comme le dit Dieter Buchhart, commissaire de l'expo, parce que le gamin de Pennsylvanie avait « du génie, la même vitesse d'exécution et la même énergie que Picasso ».

YVES JAEGLÉ



Musée d'Art Moderne (Paris, XVI<sup>e</sup>), hier. La deuxième exposition sur Keith Haring, artiste américain décédé à 31 ans, permet de découvrir ses peintures ou ses affiches inspirées de l'actualité. (AFP/François Guillot.)

## A Paris, il est partout

Keith Haring adorait Paris, où il a influencé les peintres de la figuration libre, de Combas à Di Rosa. Même si, dans son « Journal », il n'est pas tendre avec certains d'entre eux... L'artiste aurait adoré le 104 (XIX<sup>e</sup>), lieu à la fois populaire, familial et underground, qui expose à partir de demain ses œuvres monumentales, des sculptures en plein air, et ses « Dix Commandements », série de peintures aux couleurs incandescentes, présentées dans une pièce noire qui donne l'impression d'une chapelle pop art.

Au 104, dans ces immenses espaces qui accueillent autrefois un service de pompes funèbres, on vibre avec Haring dans son jus, ses ambiances de recyclage, de pigments triomphants sur du béton brut.

Au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, qui accueille la deuxième exposition, la dimension est davantage historique, deux ans après l'expo Jean-Michel Basquiat, l'autre poète des rues de New York, mort tout aussi jeune et célèbre que lui, deux ans auparavant, en 1988. Haring incarne encore sa génération, et qui n'a rien perdu en vingt ans : revoir ses peintures, ses affiches détournées inspirées de l'actualité, entendre les musiques hip-hop sur lesquels il peignait, c'est retrouver les combats, les fêtes et les drames des années 1980, des dancefloors au sida qui rôde.

L'occasion aussi de briser quelques idées reçues sur un artiste devenu consensuel, avec ses personnages gentillits reproduits à l'infini. Haring, c'est aussi des pénis qui se dressent comme une vitalité radicale, des croix sur des visages ravagés par la maladie, des serpents qui étouffent, une violence toujours à l'œuvre. Les couleurs, les motifs, les supports se révèlent plus variés qu'on ne l'imaginait. On se laisse porter par un déferlement d'énergie.

■ Une immense fresque à l'hôpital Necker

Haring n'est pas seulement dans les musées. A l'église Saint-Eustache, près du Forum des Halles, on peut voir en permanence un retable qu'il a réalisé, très discret. Et à l'hôpital Necker, son immense fresque rouge, verte et jaune peinte au rouleau en 1987 pour les enfants malades, dans l'une des cours, va être restaurée grâce à une vente d'œuvres d'art contemporaines réalisée hier par Sotheby's. Haring avait peint sur une grue, tout au long des huit étages. L'hôpital a aussi lancé un appel aux dons pour sauver cette œuvre. Y.J.

■ Musée d'Art moderne de la Ville de Paris (XVI<sup>e</sup>), 10 heures-18 heures, sauf lundi. Entrée : 5,50 à 11 €, tél. 01.53.67.40.00.  
■ 104 (XIX<sup>e</sup>), 13 heures-19 h 30, sauf lundi, entrée : 5 à 8 €, tél. 01.53.35.50.00. Jusqu'au 18 août.



Paris (XIX<sup>e</sup>), hier. Le 104 expose jusqu'au 18 août des sculptures monumentales de Keith Haring. (AFP/François Guillot.)

## Un roi anar du marketing

Keith Haring n'a pas vendu des tee-shirts à l'effigie de ses figurines pour ajouter encore quelques zéros à son compte en banque en dollars. Il n'en avait pas besoin. A 25 ans, il passait sa vie dans les avions, et les collectionneurs se l'arrachaient. « Tout le concept de business est malfaisant », écrit-il à l'époque dans son journal intime. Quand il crée le Pop Shop à New York en 1986 — un second magasin ouvra en 1988 à Tokyo — c'est pour que tout le monde puisse s'acheter de l'art, même pour quelques dollars, à travers un tee-shirt. Andy Warhol, l'inventeur du pop art, son ami et maître, l'a encouragé à ouvrir cette boutique, qui ressemblait à une œuvre d'art. Haring avait récupéré des conteneurs de chantier dont il avait repeint l'intérieur, du sol au plafond. Le 104 à Paris (XIX<sup>e</sup>), l'un des deux lieux qui expose l'artiste, a d'ailleurs reconstitué la boutique de Tokyo à partir des matériaux originaux. Vases, tee-shirts : l'artiste n'en exposait qu'un seul exemplaire sous vitrine, comme une œuvre, et les visiteurs devaient le commander. Mais ses personnages se diffusent à la vitesse de la lumière. L'artiste engagé distribue gratuitement 20 000 affiches à Central Park, lors d'un rassemblement antinucléaire en 1982. Il réédite l'opération contre l'apartheid en Afrique du Sud. « Je



suis fier d'avoir des amis et des amants de toutes les couleurs. J'ai honte de mes ancêtres. Je ne suis pas comme eux... Je suis sûr qu'à l'intérieur, je ne suis pas blanc », lâche Keith Haring dans son journal, après l'acquiescement de policiers mêlés à la mort violente de son ami graffiteur noir Michael Stewart, en 1987. Il agit comme un activiste plus que comme un homme d'affaires. C'est l'anti-Jeff Koons, même s'il l'a incarné, avant lui, la star planétaire de l'art contemporain. Il veut faire proliférer ses idées, ses images de liberté, sur tous les supports. Avant de mourir, l'artiste sans descendance crée une fondation à son nom, destinée à aider les enfants malades et à lutter contre le sida. Aujourd'hui, si l'on trouve au Bon Marché et dans des grands magasins de la vaisselle, de l'électroménager, des chaises, des bougies parfumées ou encore des puzzles qui déclinent à l'infini ses petits personnages, c'est donc aussi pour la bonne cause. Celle des enfants dont ce peintre au physique de Tintin plongé dans le New York branché mais aussi populaire et déclassé aimait s'entourer. Y.J.



## Aussi célèbre que Madonna



Une super-star à l'égal de Madonna, l'amie qu'il croisait dans les fêtes du New York underground des années 1980. Keith Haring est mort du sida à 31 ans, le 16 février 1990, mais pendant ses dix ans de gloire, il habitait vraiment le monde comme un village. Dans son « Journal » (Flammarion), il écrit chaque semaine d'une capitale différente, pour installer des expos et réaliser des fresques à Berlin, Delhi, Tokyo, Milan ou Paris. Un feu follet appelé pour des performances picturales d'un bout à l'autre de la planète. En 1985, manquant d'inspiration pour une commande au Centre d'art contemporain de Bordeaux, il s'offre un week-end à New York juste pour aller danser.

« La musique et la danse faisaient partie de sa vie »

Maripol, styliste française

« L'art est pour tout le monde. Le public est ignoré de la plupart des artistes contemporains », écrit-il à vingt ans dans son « Journal ». Lui va chercher les gens en dessinant dans le métro. Des millions de New-Yorkais passent chaque jour devant son bébé radieux, le chien, ses foules de personnages, sa signature. « Keith a été connu alors qu'il était à l'école », se souvient Maripol, artiste et styliste française qui vivait à New York et a inventé le look de Madonna à ses débuts. « La musique et la danse faisaient partie de sa vie », ajoute celle qui signe une websérie sur l'artiste, à découvrir sur le site d'Arte. Haring ne s'entoure pas que de célébrités. Il carbure aux rencontres, même dans la rue, et se montre accessible, comme en témoigne le photographe Baptiste Lignel, un autre Français, qui l'a connu adolescent, et signe aujourd'hui un « Keith Haring Studio » (Alternatives). « Je l'admiraient et j'ai pu le rencontrer dans un



Autoportrait, 1985. (Keith Haring Foundation.)

vernisage d'expo. J'avais 13 ans et pas ma langue dans la poche. Je lui ai dit que ses dernières œuvres, c'était de la merde. Ça l'a amusé. Il m'a laissé le photographe une journée entière dans son atelier qui ressemblait à un grand magasin de jouets. Il peignait partout, sur des murs, les portes, et accrochait des trucs jusque dans les toilettes. »

Keith Haring découvre son sida en 1988. Il écrivait un an avant dans son « Journal » : « La probabilité est très forte, et en fait, j'en ai déjà les symptômes. Mes amis tombent comme des mouches... Je ne sais pas s'il me reste cinq mois ou cinq ans, mais je sais que mes jours sont comptés. Je vis chaque jour comme si c'était le dernier. J'adore la vie. » Y.J.